

## En terre rouge

Il avait plu. Et encore.

Le ruisseau était devenu rivière.

La route était devenue ruisseau.

De chaque côté de la piste, ils avaient creusé des fossés, qui s'étaient remplis. La terre rouge était devenue glissante, puis boue.

L'obscurité était si dense qu'elle avalait la lumière des phares. Ici la nuit, personne ne te verrait, ni ne s'arrêterait. Isabelle avait un code avec ses voisins. Tous les soirs, elle prenait son fusil et tirait en l'air. Un coup pour dire que tout allait bien, deux si elle avait besoin d'aide. Elle avait tiré deux coups la semaine dernière, quand elle s'était enlisée en voulant se garer trop près du carbet. Quarante minutes plus tard, son voisin était arrivé. Le temps de s'habiller, de venir à pied, les bottes recouvertes d'une carapace de latérite qui le faisait marcher comme un gros ours noir. Il était revenu le lendemain dégager la voiture, avec un autre voisin, un 4x4 et un treuil. Isabelle leur avait servi le rhum, le citron vert et cette mélasse épaisse qui ressemblait à du jus de vidange.

La pluie tombait. Les feuilles de balourou et de bananier n'étaient plus que d'immenses gouttières. Surnageant par-dessus le bruit assourdissant de la pluie sur le toit de tôle, on entendait encore les croassements des crapauds buffles, plus vivaces que jamais. Son voisin lui avait raconté que s'ils trouvaient un tuyau, ils se mettaient devant pour amplifier le son de leurs chants. Elle avait rit. Leur chant ? Eh oui, leur chant, pour attirer les femelles, quoi d'autre ? Il avait souri avec malice. Elle savait qu'ils se posaient des questions, lui et sa femme. Elle savait qu'ils se demandaient ce que faisait une fille seule, dans un carbet solitaire, à 1,5 km du voisin le plus proche. Elle savait qu'ils s'inquiétaient pour elle.

Ce n'était pas un bavard, Léon, et Ilona non plus. Ils avaient toujours eu la délicatesse de ne pas lui poser de questions, mais il passait le plus souvent possible, et rapportait souvent un plat cuisiné par sa femme. « Ala taki taki no bun fu taki, ala nyang nyang bun fu nyang ». Toute parole n'est pas bonne à dire, mais toute nourriture est bonne à manger. Isabelle ne parlait pas le bushi-nengué, mais elle comprenait parfaitement qu'ils étaient pour elle ce qui pouvait se rapprocher le plus ici d'amis ou de famille.

C'était pour cela qu'elle avait d'abord hésité à tirer deux coups de fusil. Elle ne voulait pas les déranger pour rien, surtout sous ce déluge. Rien que d'avoir fait les quelques mètres qui séparaient sa voiture des premières marches du carbet, elle avait déjà eu de la boue collée jusqu'à mi-mollets. Elle était trempée, frigorifiée. Elle s'était séchée, mais ses serviettes de toilette restaient toujours humides, et même les draps de son lit. Elle avait l'impression que tout ce qu'elle touchait ici n'était que de l'eau qui lui coulait dans les mains. Sa vaisselle moisissait toute seule dans son placard, elle conservait tous ses aliments dans son frigo, même le sucre et le sel. C'était le seul endroit où ils se conservaient correctement.

Elle avait mis de l'eau à chauffer pour se faire de la soupe en sachet. Elle attendait que l'eau chauffe, les yeux perdus dans l'obscurité dégoulinante.

Quand son regard avait capté quelque chose. Elle s'était penchée pour mieux voir. On ne distinguait rien. Qu'avait-elle perçu du coin de l'œil ? Un animal ? Le mouvement avait été bref. Elle se pencha pour couper l'eau frémissante. Le mouvement se répéta. C'était quelqu'un. Elle en était sûre. Elle alla au salon et prit le fusil. On n'entendait rien sous le vacarme de la pluie. Elle sursauta quand la porte du carbet s'ouvrit. Un homme grand, musclé, ruisselant, en T-shirt, en short et pieds nus, la boue rouge lui faisant des chaussettes qui remontaient presque jusqu'à ses genoux, se tenait sur le seuil. Il tenait à la main un coupe-coupe qui lui sembla immense. L'homme fixait le fusil.

C'est alors qu'elle sentit l'odeur. Cette odeur, elle sût instantanément ce que c'était, sans l'avoir jamais sentie auparavant. Son sang se figea. Cette odeur était puissante, musquée. Fauve. Cette odeur, ce n'était même pas celle de la peur. C'était celle de la mort.

Un jaguar !

L'homme écoutait des sons imperceptibles pour Isabelle. Une mare se formait à ses pieds. Il fixait toujours le fusil. Elle ne s'était pas rendue compte qu'il était pointé sur lui. Elle l'écarta légèrement. Alors il fit un pas et entra. L'odeur était tout autour d'eux. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où était le jaguar, s'il était proche ou loin, ni de ce qu'il fallait faire. Elle n'avait aucune idée de qui était cet homme. Il était noir. Les cheveux longs, tressés. Était-ce un créole, un haïtien, un saramaka ? Un surinamais ? Son sang frémit. Elle avait entendu des histoires d'orpailleurs ou pire. Que faisait-il là ? Que voulait-il ? Elle hésita. Si elle tirait deux coups, Léon viendrait. Mais aurait-elle le temps de tirer ? Et s'il venait et se faisait tuer par le jaguar ? Et s'il ne venait pas ? Et si le jaguar les attaquaient ? Un carbet, ça n'a pas de vrais murs, simplement des claire-voies et des croisillons, et de toutes façons pas de fenêtres. Le sien n'avait même pas de volets. Elle était en pleine nuit, en pleine saison des pluies, dans un endroit isolé totalement à découvert, avec quatre grandes ouvertures sur la nuit, toute seule avec un homme inconnu, visiblement très en forme physiquement, armé et inquiétant, et un jaguar juste à côté. Elle comprit soudain que son fusil ne servirait à rien, mais à rien du tout, face à toute cette force brute, des éléments, de la terre, de l'animal et de l'homme. Même en admettant qu'elle sache s'en servir, ce qui n'était pas le cas.

Elle tenait son fusil si fort qu'elle avait mal aux mains. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle se sentait soudain démunie, faible, mais prise d'une rage soudaine de défendre sa vie aussi cher qu'elle le pourrait.

L'homme s'avança lentement vers elle. Aveuglée par les larmes, elle brandit le fusil vers lui. Il attrapa le canon avec un calme déconcertant, posa son sabre sur la table, et pointa un doigt sur son torse.

– No crack.

No crack. Pas de crack. Non, elle n'avait pas de crack... Et soudain elle comprit. Oh ! Il voulait lui dire qu'il n'était pas de ces hommes rendus fous et dangereux par la prise de crack. Cool. Oh ! Quelle chance ! Elle failli lui ricaner au nez. Elle réussit à ne pas le faire, mais elle sentait monter en elle un fou rire nerveux qu'elle ne pourrait contenir très longtemps. Sans avoir l'air de se rendre compte de son état de nerf, mais voyant qu'elle relâchait sa prise, il lui prit son fusil des mains, et relâcha le cran de sûreté. Elle n'avait même pas enlevé la sécurité ! Elle se mit à rire sans pouvoir s'en empêcher, tandis qu'il regardait autour de lui.

– Bullet ?

– Bullet ? Répéta-t-elle en riant de plus belle. Elle pleurait de rire, et plus il la regardait, plus elle riait convulsivement.

Il lui montra le fusil et fit le geste de mettre une cartouche dedans.

– Oh ! Bullet ! Balles ?

Elle regarda la boîte qu'elle tenait rangée sous la table basse. Suivant son regard, il sortit la boîte, s'accroupit et se mit à compter les cartouches. Ce n'étaient pas des cartouches pour du gros gibier, c'étaient seulement pour tirer en l'air, elle avait pris n'importe lesquelles. Elle réalisa soudain qu'elle n'avait tiré aucun coup de feu, et que son voisin allait sûrement s'inquiéter. Au bout de combien de temps allait-il s'inquiéter ? Le jaguar allait les tuer. Et si ce n'était pas eux, ce serait Léon. Elle devait tirer un coup de feu pour lui dire de ne pas venir. Ils allaient tous mourir. Elle allait mourir. Elle se mit à trembler. L'homme leva les yeux vers elle.

– Gasoil ?

– Quoi ?

– Gasoil ? Petrol ?

Elle était incapable de répondre. Elle tremblait maintenant si fort qu'elle ne pouvait lever la main. Elle avait l'impression que ses dents allaient se casser, que ses os allaient se briser tous seuls.

L'homme se releva et lui posa les mains sur les bras. Ses mains étaient bizarrement chaudes et réconfortantes. Vivantes.

– Petrol ?

Elle réussit enfin à hocher la tête.

– Oui, j'en ai...

Il fallait sortir dehors, elle rangeait ses bidons de carburant sous le carbet, à côté du petit abri où se trouvait le groupe électrogène. Elle lui expliqua par gestes où ils étaient. Il lui fit signe de rester là, lui colla le fusil dans les mains, et se dirigea vers la porte. Un élan lui fit s'accrocher à son bras. Inexplicablement, elle ne voulait plus maintenant qu'il s'en aille. Il lui prit la main pour l'enlever de son bras et sortit dans la nuit. Elle resta debout, serrant convulsivement le fusil contre elle. Au bout d'un moment, comme l'homme ne revenait toujours pas, elle laissa retomber lentement le fusil. Ses pensées s'éclaircissaient. Que faisait-il ? Elle essaya d'écouter mais il n'y avait comme seul bruit que celui de la pluie sur les tôles du toit. Elle s'approcha de la fenêtre. L'homme avait trouvé des coques de maripa, les avait disposées sous les fenêtres, et était appliqué à verser de l'essence dedans. Il leva la tête.

– Fire ?

Cette fois-ci elle comprit. Elle alla chercher l'allume-feu de la gazinière et le lui tendit par la fenêtre. Il alluma une coque remplie d'essence. Elle prit feu tout de suite. Il parut content de lui. Il lui rendit l'allume-feu et fit le tour pour rentrer dans le carbet. Quand il ouvrit la porte, l'odeur de fauve qu'elle avait sentie tout à l'heure se fit plus forte, plus prenante.

L'homme regarda derrière lui avant de refermer la porte. Il lui fit signe de ne pas faire de bruit. Ce qu'elle trouva ridicule vu qu'ils s'entendaient à peine parler. Elle se tenait derrière lui, brandissant son allume-feu à la main, tandis qu'il scrutait l'obscurité. Il se retourna vers elle. Lui ôta des mains son allume-feu, retourna prendre le fusil qu'elle avait laissé sur le canapé et le lui mit dans les mains avec insistance, en la regardant, les sourcils froncés. Il dit quelques mots dans une langue qu'elle ne comprit pas, mais le message était clair : garde ton fusil dans tes mains ! Vu la manière dont il la regardait, elle était sûre qu'il avait dit en plus quelques gros mots dans sa langue. Elle décida d'essayer de se mettre à faire des trucs intelligents, et le regarda, pour savoir quoi, parce qu'elle n'avait toujours aucune idée de la suite des événements, et ni comment elle était censée contribuer à sa propre survie.

L'homme faisait maintenant un espèce de mime avec ses mains. Il prenait le bas de son T-shirt, le mettait en boule, et la regardait ensuite d'un air interrogateur en tendant la main. Elle s'était reprise et était maintenant en pleine possession de ses moyens, apte à réfléchir. A réagir, elle en doutait encore, mais son cerveau était redevenu alerte comme à l'accoutumée. Aussi, cette fois-ci, comprit-elle vite ce qu'il lui demandait. Elle alla dans le coin cuisine, et lui sortit du sopalin, des torchons. Il les prit, et commença à faire des boules assez serrées. Elle l'imita. Ils firent ainsi environ 8 boules de torchons et de sopalin. Il les posa sur une assiette et les imbiba d'essence. Puis il la fit venir à la fenêtre et lui montra les coques de maripa qui étaient dehors. Il fit le geste de lancer. Elle fit signe qu'elle avait compris. Il eut l'air d'en douter, alors elle fit à son tour le geste d'allumer, lancer, et montra la coque de maripa. Elle avait compris. L'homme sembla rassuré. Il regarda autour de lui, comme si on pouvait faire autre chose, puis s'assit sur le canapé. Il n'y avait plus qu'à attendre. Ils étaient prêts.

Isabelle ne pouvait pas attendre comme ça calmement de savoir si le jaguar les attaquerait. Elle ne pouvait pas maintenant tirer de coup de fusil en l'air, d'autant qu'elle ne savait pas comment expliquer à l'homme pourquoi elle faisait ça. Elle avait besoin de bouger. Elle avait de la peine pour son canapé, il était sûrement fichu, l'inconnu était assis dessus avec ses habits dégoulinants d'eau et de boue. Elle alla à la cuisine et remit de l'eau à chauffer pour la soupe. Il fallait qu'elle s'occupe. Elle prépara aussi un sachet pour l'homme assis sur le canapé. Cela parût le surprendre. Il leva sa tasse comme pour la saluer, et elle comprit que cela voulait dire merci.

Elle pointa un doigt sur sa poitrine.

– Isabelle.

Il s'inclina.

– Daka.

Sa voix était rauque. Non pas rauque parce qu'elle était grave, mais rauque comme s'il n'avait pas parlé depuis longtemps à un autre être humain. Rouillée. Il n'avait pas l'air si vieux cependant. Isabelle se demanda quel âge il avait. Était-il plus vieux qu'elle ? Plus jeune ? Elle se rendit compte soudain qu'elle n'était vêtue que d'un débardeur et d'un slip sous son peignoir. Elle eût un geste pour

le réajuster.

Il la regardait maintenant avec une flamme dans les yeux qui ressemblait fort à de l'amusement, tandis qu'il soufflait sur sa soupe.

Elle lui jeta un regard furibond, mais il ne la regardait plus. Il avait reposé sa tasse. Alors elle sentit elle aussi. Ce n'était pas une odeur, ni un bruit, ni un mouvement. La sensation du danger imminent. Elle lui tendit le fusil. Il le regarda, sembla hésiter une seconde, puis s'en empara. Elle prit l'assiette contenant les boules imbibées d'essence. Ils se regardèrent. A cet instant ils se comprenaient sans avoir besoin de parler. Il lui montra la fenêtre qui était du côté du lit doublé de moustiquaire. Elle se coula silencieusement dans la direction indiquée. Son allume-feu à la main, elle attendit qu'il lui fasse signe. Il la regarda et baissa la tête. Elle alluma et lança la première boule. Elle rata la coque. La boule éclaira fugitivement une forme féline qu'elle ne peut distinguer, avant de s'évanouir dans la nuit. Elle alluma et lança la deuxième. Cette-fois-ci, elle atteignit l'essence. La flamme vive allait faire reculer le jaguar. L'homme était posté à la fenêtre de la cuisine. Il lui fit signe de renouveler l'opération pour les deux fenêtres du salon. Quand le jaguar arriva à la dernière fenêtre, il tira. Une fois. Deux fois. Le temps de recharger, un feulement pétrifia Isabelle. Remplie d'horreur, elle mit le feu à toutes les boulettes qui restaient, et balança toute l'assiette sur le fauve, qui bondissait à travers la fenêtre de la cuisine. Il tomba de tout son poids sur Daka, qui n'eut que le temps de placer le fusil devant son lui, comme un vulgaire bâton, afin de se protéger le visage. Sans réfléchir, Isabelle attrapa le coupe-coupe et l'enfonça dans le flanc du jaguar, qui se tourna vers elle, rugissant. Un coup de fusil, assourdissant, le souleva de terre et le projeta sur elle. Ses griffes s'enfoncèrent dans son épaule et lacérèrent la chair. Le dernier coup de fusil, tiré à bout portant, acheva l'animal, qui s'effondra sur elle. L'homme rampa pour dégager de ses pieds et de ses mains le corps d'Isabelle de dessous le fauve, avant de s'évanouir à son tour.

Quand Léon arriva, il découvrit les trois corps, rouges de sang et de boue, enlacés.

Dans les tasses, la soupe était encore chaude.